

Tarik Mira

Le miroir amazigh

Essai sur l'âme amazighe et autres contributions

Taffa éditions, 2022.

Il est des miroirs déformants, et d'autres qui embellissent. Tarik Mira, militant amazigh historique depuis ces temps où le mot berbère était un délit, s'emploie ici non à essuyer ou changer le miroir, mais à nous donner un angle de vue pour nous y mirer sans illusions, distinguer ainsi le mythe de la réalité, et repartir sur de bonnes bases, de nos rides et de nos éclats, vers une amazighité pleine et entière.

L'auteur n'est pas de ces fous d'identité qui essentialisent à tout-va l'amazighité. L'âme dont il parle s'est forgée dans les pratiques sociales et dans l'histoire des luttes berbères, toujours renouvelées, réussies comme ratées, depuis les rois Massinissa et Jugurtha dont il tire deux modèles qui caractérisent précisément ces luttes contemporaines, celles à l'image de Massinissa contre Carthage, le roi qui sut construire et durer, et celles à l'image de Jugurtha, le héros tragique et adulé qui a perdu son royaume face à Rome.

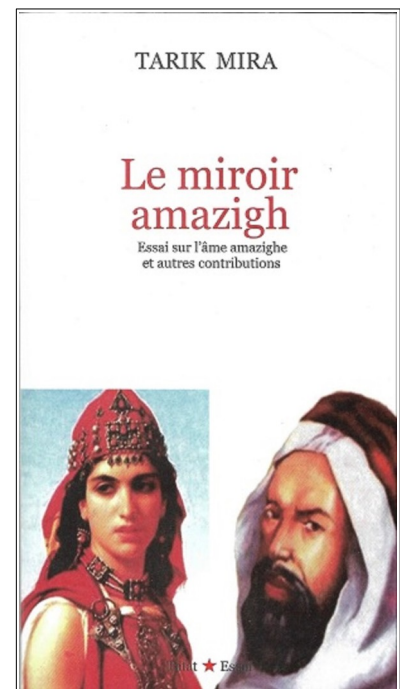
C'est la spécificité géographique et sociale de la Kabylie, conjuguée aux grands événements historiques liés aux différentes agressions aussi bien militaires que politiques de Tamazgha, qui dessinent cette âme amazighe. Ne cherchez donc pas dans ce livre une quelconque essence identitaire, vous n'y trouverez que de la lutte et de l'endurance.

Cette âme amazighe, Tarik Mira l'appréhende d'abord dans le fait social à travers l'exemple d'une singulière laïcité avant l'heure qui a cours en Kabylie. En effet, la société villageoise distingue bien le spirituel et le temporel qu'elle sépare dans la gestion des affaires villageoises. La Djemaa (tajmaËt) s'occupe du temporel, c'est là où se prennent les décisions collectives, elle est séparée de la mosquée qui s'occupe du spirituel, de ce qui est licite ou pas eu égard à la religion, et non de ce qui est légal ou pas eu égard au *qanun* du village (code civil ou normes implicites), une séparation admise entre le profane et le sacré, le *aqbayli* (le kabyle) et le *amṛaved* (le marabout).

Mais cette âme amazighe s'est aussi et surtout dessinée à travers la grande histoire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, secouée de luttes berbères qui ont oscillé entre l'héroïsme tragique jugurtharien et le réalisme massinissanien.

Ce livre est une plongée dans ces moments euphoriques comme tragiques de ces luttes en butte à toutes sortes d'obstacles que la « patience dans l'adversité » des *Imazighen* (Ibn Khaldoun) a permis de franchir.

Historiquement, la lutte pour la revendication de l'identité berbère a, pour sa sauvegarde, toujours eu à affronter ennemis, négateurs et traîtres qui lui opposaient d'autres identités hégémoniques. Mais quand bien même ces luttes se terminent souvent dans le tragique, elles laissent à chaque fois à la postérité une trace qui les fait ressusciter à d'autres moments comme le Phénix renaît de ses cendres. Après les Romains et autres vandales, l'occupation musulmane a eu fort à faire avec Kahina et Koceïla, l'occupation ottomane n'a pas eu une grande influence en Kabylie qui s'est, ça et là, opposée à la collecte des impôts. Au XIX^{ème} siècle, la résistance à la conquête française menée par Mokrani, Haddad et Fadhma N'Soummer a laissé exsangue la Kabylie, mais cela a donné des récits mémorables sur les batailles dont la plus célèbre, la bataille d'Icherriden, récits fondateurs qui servirent de références aux combats futurs. Cette résistance a aussi fait naître d'illustres poètes comme Cheikh Mohand u-Lhocine, Si Moh u Mhand...



De même, les prémisses du mouvement national indépendantiste du début du XX^{ème} siècle (l'Etoile Nord-Africaine, 1925) fut inspiré par des Kabyles rompus à la lutte syndicale en métropole. Cette lame de fond kabyle a parcouru le mouvement national jusqu'à provoquer des dissensions internes quand il s'était agi de définir plus tard la nature identitaire de la nation algérienne que le leader de ce mouvement, Messali Hadj, réduisait, après les Ulémas, à sa seule dimension arabe et musulmane, notamment dans un mémorandum qu'il avait déposé à l'ONU en 1945 où il arrêta les racines de l'Algérie à la conquête musulmane du Maghreb en gommant tout le substrat amazigh qui remonte à l'antiquité.

En réponse à cette définition tronquée de l'identité algérienne, des jeunes lycéens kabyles de Ben Aknoun avaient alors rédigé un opuscule novateur dans lequel ils définissaient la nation algérienne en rapport avec la citoyenneté et sans référent religieux, une façon d'en finir avec l'Algérie « province de l'Orient ». On retiendra aussi de cette période la création de l'hymne patriotique amazigh par Mohand Idir Aït Amrane (*ekker a miss amazigh*).

Il faut dire que dans la mouvance nationaliste, on parlait de croyants (chez les Ulémas), de camarades (chez les communistes), et de frères (chez les indépendantistes), mais point de citoyens. On comprend pourquoi ces jeunes qui parlaient de citoyenneté furent surnommés de berbéro-matérialistes.

La crise dite berbériste de 1949 au sein du mouvement national en est la suite logique. Mais face à l'urgence de la lutte anti-coloniale, la revendication de l'identité berbère algérienne a été mise sous le boisseau au nom de la priorité donnée à la lutte pour l'indépendance, tant et si bien que Messali Hadj a procédé à une purge des éléments kabyles jugés berbéristes. Pire : certains militants historiques dits « berbéro-nationalistes » furent lâchement exécutés, au premier rang desquels Bennai Ouali.

Plus tard, sous l'autorité de Abane Ramdane et de Larbi Ben M'hidi, le congrès de la Soummam en 1956 a ébauché une clarification du futur état national, démocratique et social, sécularisé et moderne, voire laïque sans que pour autant ce terme y figure. En revanche la question berbère est absente.

Après l'indépendance, le clan d'Oudjda, Boumédiène en accord avec Ben Bella, exclut toute référence à l'identité berbère. Le leader historique du nationalisme algérien, Aït Ahmed, originaire de la Kabylie, a échoué dans sa tentative d'une insurrection contre le régime en place.

La chape de plomb sous le régime de Boumédiène n'a pas empêché des berbéristes, au risque d'une dure incarcération, d'œuvrer pour la reconnaissance de leur identité amazighe. En France, Bessaoud Mohand Arab, un militant nationaliste historique, est à l'origine, avec d'autres militants, de la création de l'Académie berbère pour la promotion de la langue et de la culture amazighe. On se souvient des fascicules de cette académie qui circulaient sous le manteau dans les lycées de Kabylie. Mouloud Mammeri, grâce à sa pugnacité, a réussi à obtenir un amphithéâtre à la faculté d'Alger pour y dispenser gratuitement des cours de Tamazight entre 12h et 14h. Ces cours ont suscité beaucoup de vocations dans la recherche en linguistique berbère. Chaque interdiction réveille une indignation féconde.

On le saura encore 1980, au printemps berbère (*tafsut imaziɣen*). Si dans d'autres contrées, on acceptait de mourir pour une religion, les jeunes kabyles le faisaient pour un poème interdit que l'écrivain-chercheur, Mouloud Mammeri, devait présenter dans une salle à l'occasion de la sortie de son livre sur la poésie kabyle ancienne. Encore un sursaut qui marquera les mémoires et restera une référence dans les luttes futures. La commémoration annuelle de ce printemps en 2001 est réprimée dans le sang par les gendarmes. Le régime dictatorial algérien avait vu un réel danger dans cette revendication de Tamazight couplée à la promotion des droits de l'homme, et partant des droits des femmes, de la laïcité, ingrédients qui sapent le « socialisme de caserne » et l'idéologie arabomusulmane exclusive.

1949, 1980, 2001, continueront à forger cette âme amazighe que l'auteur saisit par de multiples points. Ces dates-stations historiques éclairent d'un jour nouveau les *imazighen*, tant dans leurs

« chemin de pénitence » ponctué de tragédies chroniques que dans leurs incessantes luttes pour la reconnaissance de leur identité. Chaque épreuve se révélera comme un plan fiché contre toute tentative d'effacement de la culture amazighe. C'est ainsi que les berbères ont toujours refusé de « vivre dans les marges de l'histoire » dans lesquels les négateurs d'antan et d'aujourd'hui veulent les contenir. Les militants kabyles emprisonnés aujourd'hui sont les enfants sinon les petits enfants de ceux qui furent arrêtés en 1980. Sans sacrifier à l'essentialisme, on est en droit de s'interroger avec l'auteur, si, chez les Berbères, « la sauvegarde de tamazight d'une disparition inéluctable » ne serait pas « un trait atavique ». De tout temps, toutes les fois que la culture amazighe touchait le fond, il s'en trouvait des hommes et des femmes intraitables qui font entendre son écho au lointain, des Fadhma n'Soummer, Boulifa, Imache, des Amrouche, Mammeri, Ben Mohamed, Mohand-Arab, Mohya, Ait Menguellet, Matoub Lounès, Idir, Ferhat Imazihen Imoula, pour ne citer que ceux-là, et bien sûr toutes les femmes qui réalisent par leur seule création artistique l'exigence de l'égalité homme-femme, un des piliers de cette revendication.

La lecture de ce livre, outre qu'elle donne un aperçu de la permanence de l'identité amazighe quand bien même fût-elle entretenue au forceps, par la lutte et la création, elle nous donne aussi les clés pour comprendre une possible approche de sa revendication qui s'épargnerait la tragédie sans renoncer aucunement au combat pour sa promotion entière.

Préférer Massinissa à Jugurtha ?

Achour Ouamara